



CLASSIQUES
GARNIER

« [Road] Road, de Jim Cartwright : résumé et extrait », in LANTERI (Jean-Marc) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Dramaturgies britanniques (1980-2000)*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16859-1.p.0193](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16859-1.p.0193)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2002. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

[ROAD] ROAD

de JIM CARTWRIGHT

JIM CARTWRIGHT est né en 1958 dans le Lancashire où il réside. Ses pièces ont été traduites en une vingtaine de langues et ont été couronnées de nombreux prix.

Road (Royal Court, 1986). Samuel Beckett, Plays and Players and Georges Devine Award.

Bed (National Theatre, 1989).

Two (Bolton, Octagon, Young Vic, 1989). Manchester Evening News Best New Play Award.

The Rise and Fall of Little Voice (Royal National Theatre, 1992). Evening Standard Award et Olivier Award de la meilleure comédie (1993).

I licked a Slag's Deodorant (Royal Court, 1996).

Prize Night (Royal Exchange Theatre, 1999).

Hard Fruit (Royal Court Theatre, 2000).

Il a également écrit pour la radio et la télévision, et, pour le cinéma, les scénarii de *Strumpet* et *Vacuming Completely Nude in Paradise* tournés par Danny Boyle.

Résumé de la pièce

Dans une rue d'une petite ville du Lancashire, le temps d'une nuit, Scullery, clochard et meneur de jeu, entraîne le spectateur à la découverte de la "Road", ouvre les maisons et les chambres au regard.

Deux couples se créent au début de la première partie.

Louise qui fuit les assiduités de son frère, Carol qui rudoie sa mère Brenda. Brink et Eddie qui se rendent au pub.

Puis Scullery fournit au spectateur de multiples échantillons de population : deux prostitués en goguette, un professeur lunatique qui étudie la

“Road” avec sa sociologie en action et ne dédaigne pas les rapports avec les indigènes, un *skinhead* qui vire à la mystique, pour en arriver à l’histoire centrale de la pièce : la réclusion volontaire d’une jeune homme, Joey, qui, au chômage, s’enferme chez lui avec Clare, sa petite amie et meurt d’inanition. Dans la seconde partie, le bisto ou DJ semble nettoyer les cadavres de la scène et toute une nuée de personnages secondaires apparaissent pour des courses-poursuites endiablées ou des disputes de couple qui réaffirment, après l’épreuve que constitue la mort de Joey, l’inextinguible vitalité de la “Road”.

À la fin de la pièce, les quatre jeunes gens se retrouvent réunis et se lancent dans une valse cathartique où ils stigmatisent leur existence présente et rêvent à un avenir meilleur.

EXTRAIT

ACTE II

[...]

(La scène est dans l’obscurité. Noir. Bruits de baisers, de mouvements. Pas traînants.)

CAROL

Non. *(Mouvement.)* Dégage. *(Pas traînants. Carol rallume.)* Y en a marre. *(Carol est debout près de l’interrupteur. Louise s’est dégagée d’Eddie.)* Pour qui vous nous prenez ? *(Brink hausse les épaules.)* Pour qui vous nous prenez, pour des putes ?

EDDIE

Nooon.

BRINK

Pourquoi t’es revenue ?

CAROL

Pour faire quelque chose, c’est tout ?

BRINK

Et toutes ces insinuations, ces sous-entendus ?

LOUISE

Il parle bizarre lui. T’étais comme ça au pub. Insinuations. Sous-entendus.

EDDIE (*changeant de sujet*)

De toute façon...

LOUISE (*se tournant vers lui réalisant qu'elle devrait être en colère*)
De toute façon quoi ?

EDDIE

Hé hé. Te mets pas en colère. De toute façon, encore un coup ? (*Il attrape la bouteille.*)

CAROL

Compte pas nous saouler et remettre ça aussi sec.

BRINK

Laisse tomber.

CAROL

Écoutez-le maintenant. Typique. Tous les mêmes. quand ils arrivent pas à leurs fins, ils veulent pas en parler. Quand ils arrivent à leurs fins, ils veulent pas en parler.

EDDIE

Oh allez.

CAROL

Non. Je veux qu'il se passe autre chose, pour changer. C'est pareil à chaque fois. À chaque fois un petit malin dépense temps et argent avec une seule idée en tête. Puis te salit. C'est chiant et salissant. J'en ai marre. On dirait qu'on est juste bonnes à être consommées. Vous deux vous aviez l'air pas inintéressant, pas banal quoi. Je croyais pouvoir trouver autre chose ici. Et bien non. On se trompe toujours, non ? Jamais rien ne se passe comme on voulait. On doit toujours faire avec. La moindre chose est déception.

LOUISE

Carol. (*Carol s'arrête.*)

CAROL

Allez viens Louise. (*Elle prend son sac.*)

(*Louise prend le sien ; elles commencent à partir.*)

EDDIE

Allez, on s'en envoie un autre.

(Elles vont à la porte. Brink bondit soudain très rapidement, la chose la plus rapide qu'il ait faite de toute la nuit, et se tient devant la porte.)

BRINK

Restez et je vous promets quelque chose de différent. On verra jusqu'où vous supportez la différence.

(Carol s'arrête net. Louise fait de même.)

BRINK

Vous voulez quelque chose de différent. Restez, je suis sérieux. *(Il les reconduit au canapé.)* Vous savez ce qu'on fait pour ça. Pour que ça change vraiment. Y'a quelque chose qu'on fait toujours quand dehors nous prend la tête. Eddie, on leur montre ?

(Eddie regarde.)

Allez on leur montre. on va leur faire sortir.

(Les filles s'assoient, perplexes.)

Vous aimez la bonne musique ?

CAROL

Ouais. Comme quoi ?

BRINK

Comme la soul. De la bonne vieille soul.

CAROL

Sais pas de quoi tu parles.

(Pendant qu'il parle, Eddie verse du vin dans les verres.)

BRINK

Et toi, Louise ?

LOUISE

Ben j'aime bien « Hot Chocolate ».

(Brink secoue la tête. Eddie fait circuler les verres.)

EDDIE

Buvez.

(Elles hésitent.)

BRINK

Buvez. Vous en faites pas, allez-y.

EDDIE

Allez. *(Elles boivent.)* Très vite. Vite !

(Elles boivent.)

BRINK

Bien.

(Eddie remplit rapidement les verres à nouveau.)

CAROL

Eh, attends.

(Brink attrape un verre et le boit.)

EDDIE

Bois. Un autre ?

BRINK

Un autre.

CAROL

Qu'est-ce que vous faites ?

(Les garçons rient. Eddie remplit à nouveau les verres.)

BRINK

Ça fait partie du truc, vous verrez après.

EDDIE *(levant son verre)*

À la tienne Étienne.

(Ils trinquent, puis boivent. Louise rit. Carol se déride un peu.)

BRINK

Allez Eddie, hardi.

(Ils lèvent leurs verres et les vident. Eddie se laisse tomber à la renverse. Carol se met soudain à rire.)

Allez. Avec nous.

(Il touche le menton de Carol. Elle lui donne une tape sur la main.)

D'accord remplis. CAROL

Carol. LOUISE

Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? CAROL

(Eddie a déjà rempli les verres. Ils en ont chacun un.)

Hop. BRINK

(Il ouvre grand la bouche le premier. Eddie aussi. Ils avalent d'un trait. Carol et Louise rient et gloussent, essaient mais n'arrivent pas à boire si vite. Elles se débrouillent quand même pour avaler. Eddie ouvre deux autres bouteilles.)

Et la musique alors ? CAROL

Il va y en avoir bientôt, et... BRINK

Et quoi ? CAROL

Attends, mon ange. BRINK

Ooooooh. LOUISE

(Ils boivent encore.)

CAROL
Allez mets un truc maintenant, t'as quoi ? Fais voir. *(Tout en buvant, Eddie montre le 45 tours au mur.)* Hein ! que celui là ?

l'image, costume, image. (*Il chante.*) « Who could ask for anything more ? »
Moi ! L'Angleterre est en pièces. L'Angleterre est une vieille conne dans
la mer. L'Angleterre est cruelle. Ma ville est écorchée. Mon peuple est
pâle. Visage pâle. (*Il pointe un pistolet imaginaire.*) Bang bang bang. C'est
un duel avec le shérif. EDDIE, EDDIE, EDDIE, le héros. Ne faiblis pas,
ou tu es la loque des allocs, la loque des allocs, ne faiblis jamais, sors
tes griffes, griffe et coupe. Tête haute. Œil dur. Marche comme Robert
Mitchum. (*Il dégaine et tire.*) Bang, bang, bang, bang, bang, bang, bang.
Je vais m'allonger maintenant et brûler tant que je peux. (*Il s'arrête,
s'allonge.*)

(*Silence. Les visages des filles sont complètement hébétés, sonnés et
saouls.*)

BRINK

Voilà ce qu'il faut faire, tu bois, tu écoutes Otis, tu vas au fond des
choses et tu laisses exploser.

LOUISE (*émerveillée*)

Pour quoi faire ?

BRINK

Pour ne pas devenir enragé.

LOUISE

Oh. (*Carol est silencieuse, boit à même la bouteille. Elle a le hoquet.*)
(*Grisée.*) Sur ce, donne encore à boire.

CAROL

Est-ce qu'il est obligé de gueuler ?

BRINK

Je suis plein de quelque chose de sale ce soir. Un souvenir puant que
je ne peux pas récurer. Suis sensé être du genre solide, silencieux, mais je
ne le suis pas. C'est juste une carapace, avec la carapace j'm'en sors encore.
Une fois j'ai baisé une vieille, j'l'ai détestée et baisée dur sur le sol de la
cuisine, les genoux cognant le frigo, la gamelle du chien dans ses cheveux,
des poignées de vieille peau blanche dans mes pognes. après qu'elle soit
partie je me suis assis sur le lino et j'ai pleuré. Mes premières larmes
depuis... « A p'us maman ». Je me suis toujours complètement fermé devant
les gens, je ne veux pas les laisser entrer, ils puent. PAS TOUCHE JAMAIS
PLUS ! Je veux être libre. Je veux être un cow-boy, ces types de rêve qui
sont morts pour nous. Flingsues et fumée, encore un mort, de la poussière

de saloon plein la bouche. Je veux être cow-boy mais je suis juste du bétail, en troupeau, impuissant, languissant, n'attendant plus que d'être abattu, à la merci de ma NA-FION. Oh Dieu, et que je geigne. Et que je saigne. Je me mens à moi-même. Je mens au Pape. Je m'enroule dans le tapis. Faut que j'arrête maintenant parce que je pleure de vraies larmes, mais à l'intérieur. Un pleur d'homme. Je pleure le chômage, le ratage, l'époque que l'on vit. Ces mains crasseuses, je les sens encore et je ne sais pas pour-quoi.

(Carol se lève.)

CAROL

Je peux dire quelque chose ? Je peux ? Alors voilà ce que je dis. GROS SEINS. GROS SEINS SOUDÉS À MON CORPS. GROS SEINS À EN PETER LE SOUTIF. LES HOMMES REGARDENT. Ça va ; comme ça ? CLAC CLAC CLAC qu'on les fouette ! Clac et clac, tailladons les hommes pour leurs péchés. PAUVRETÉ. La pauvreté me veut. Elle est dans mes cheveux et dans mes habits. Elle vient, de la poussière dans mes culottes. Je peux pas l'enlever. Tout est souillé tu vois, notre maison, ma m'man, la baignoire. J'ai la nausée. Rien n'est beau autour de moi. Rien n'est beau. RIEN N'EST BEAU. Où est le raffinement ? Foutu ! Où est la douceur ? endurcie ! Je veux me retrouver du bon côté. Je veux être propre. Lavée. Vaporise-moi avec de la douceur, vaporise-moi loin. (Cérémonieusement.) Carol n'a qu' du vent. (Carol s'assoit, tombe sur le côté, se recroqueville sur le canapé.)

LOUISE

C'est comme un pari tout ça, hein ? On parie sur la parlote pour voir ce qui sort. Ce disque, il dit tellement de choses pures, il donne envie de pleurer. Pourquoi le monde est si dur ? C'est comme si on marchait dans la viande avec des talons aiguilles. On partage plus rien équitablement, argent ou amour. Je suis du genre calme. Les gens me croient sourde et muette. J'ai des choses à dire mais c'est dur. J'ai de grands souhaits, tu sais. Je veux que ma vie brille de partout. Elle est tellement fade. Tout est tellement fadasse. Quand cet homme chante, dans le disque, ça te remue. Parce qu'il te rappelle des sentiments qu'on a tendance à oublier. Ceux qui comptent vraiment. Une fois que tu les a emballés et rangés, il ne reste plus que pertes et profits et qui crève qui ? Mais c'est tellement dur, la vie. Tellement dur. Y a rien d'intéressant. On nous a tout rendu ordinaire. Je veux de la magie et des miracles, je veux un Jésus qui vienne encore tout changer et montrer l'invisible. Et nous empêcher d'oublier, de faire semblant d'oublier, et de frapper sur tout le monde. Je veux que la surface se soulève et s'envole, et que les trottoirs soient couverts d'or et de bijoux et

de lumière. En tout cas, j'ai jamais parlé comme ça de ma vie, et je suis bien contente de l'avoir fait. Si je continue à crier, un jour j'm'en sortirai.

EDDIE

Un jour un jour j'm'en sortirai. (*Un temps.*) Un jour un jour j'm'en sortirai.

BRINK

Un jour un jour j'm'en sortirai.

EDDIE, BRINK (*ensemble*)

Un jour un jour j'm'en sortirai.

LOUISE

Un jour un jour j'm'en sortirai.

EDDIE, BRINK, LOUISE (*ensemble*)

Un jour un jour j'm'en sortirai.

(*Ils se rassemblent.*)

TOUS

Un jour un jour un jour (*S'agrippant.*) — j'm'en sortirai !

(*Collés les uns aux autres, imbriqués par les bras et les jambes.*)

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

(*Adressé au public. Devient une mélopée.*)

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

(*Plus rapide.*)

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

(*Très rapide et fort.*)

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

Un jour un jour un jour — j'm'en sortirai !

UN JOUR UN JOUR UN JOUR — J'M'EN SORTIRAI !
UN JOUR UN JOUR UN JOUR — J'M'EN SORTIRAI !

(Fort et massif.)

UN JOOOOOOOOO—

(Noir.)

—OOOOUUUUUUUUUUUR.

(Silence.)

[...]

Création à Londres, au Royal Court, le 22 mars 1986 dans une mise en scène de Simon Curtis. Édition anglaise chez Methuen (Londres, 1986) et Samuel Frenches Ltd (Londres, 1989).

Création à Paris, au théâtre L'Européen, le 20 août 1998 par la compagnie Les Passeurs, mise en scène d'Olivier Forgues.

Traduction d'Olivier Forgues et Fabrice Peyrard. Manuscrit déposé à l'association Théâtrales sous le numéro 6809.

Road, © Jim Cartwright.
Avec l'aimable autorisation de :
Angela Jones Associates
Dept. C. Higher Healey House
Higher House Lane
White Coppice
CHORLEY PR6 9BT Lancashire
Grande-Bretagne
et d'Olivier Forgues et Fabrice Peyrard pour la traduction.